

“Nul n’a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit inventé que pour sortir de l’enfer.” – Antonin Artaud.

L’Etat d’Israël vit depuis sa création sur le glaive. Ses problèmes de survie ont développé chez les Israéliens une conscience aigüe du deuil. La guerre, les guerres, ont transformé cette nation israélienne constituée de Juifs arrivant de cent quatre pays, mais aussi des rescapés des camps de la mort, du nazisme, du fascisme, de toutes ces catastrophes qui ont atteint le peuple juif. Si nous ajoutons à ces problèmes existentiels les maladies infantiles d’une jeune nation, on peut comprendre aisément la complexité du problème.

Mais, comme si cela ne suffisait pas, la société israélienne est confrontée cette fois avec l’humanité entière à, un autre fléau plus terrible encore, le terrorisme. Ce fléau a décuplé en Israël et pas seulement en Israël, mais dans toutes les régions. Le chekol, mot intraduisible, qui parle du deuil, du devoir de deuil de tous ceux qui enterrent leur proches et, plus souvent encore enterrent leurs propres enfants dans ce geste anti-naturel. Comment ne pas être interpellé par cette tragédie en contemplant ces dessins et cette sculpture qui crient leur douleur sauvage et inhumaine: ils illustrent le pire des désarrois.

Il est vrai que le terrorisme reste, hélas, pour des minorités agissantes - de ce bas monde - le seul moyen de s’exprimer; s’exprimer est ce bien le mot exact? Ne faudrait il pas écrire qu’ils veulent nous faire entendre le silence, criant leur impuissance? Cette guerre psychologique veut atteindre le moral de la nation, exacerber son désespoir et réduire tout espoir. Le terrorisme, cette arme du pauvre par excellence, est employée par les sans grades, les sans foi, les désespérés, même si on peut tenter d’imaginer que leur cause est juste, l’utilisation de leurs moyens est tout simplement inacceptable car le terrorisme est par définition, aveugle. Le justicier et l’assassin se confondent car il y a là le mépris de la vie humaine. On peut comprendre, en voyant cette exposition, que seule la guerre a perpétuée explique une paix qui n’est qu’un passage. Comment ne pas penser alors à ce qu’écrivait Albert Camus: “on ne guérit pas la peste avec les moyens qui s’appliquent aux rhumes de cerveau. Une crise qui déchire le monde entier doit se régler à l’échelle universelle”. Voilà l’oeuvre de France Lerner, ici et maintenant, est, je crois, au sens premier du terme, un défi.

Claude Sitbon.